

# Simpli-Cité

Hiver 2010

Volume 11, numéro 4

## Sommaire du numéro

- 3 Vous avez dit « démission »?
- 5 Travailler, travailler...
- 6 Paresseux, les simplicitaires?
- 7 Un travail utile socialement et valorisant!
- 8 Un travail signifiant
- 9 Aimer travailler, mais ne pas aimer le travail
- 10 Le travail rémunéré, et après?
- 12 Réflexions sur le travail et la retraite
- 14 Mon travail : un plaisir!
- 15 Le marketing de Métro nous infantilise-t-il?
- 15 La simplicité volontaire risque-t-elle de faire reculer le féminisme?
- 18 Comment pourrait-on renouveler la social-démocratie?
- 19 Carnet des simplicitaires
- 20 UN BRIN DE LECTURE
- 21 Certificat de vaccination anti-consommation
- 22 AGORA
- 23 Thèmes abordés dans le Simpli-Cité depuis sa naissance à l'été 2000
- 24 DEVENIR MEMBRE DU RQSV

## SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ET TRAVAIL

*Aimez-vous ça, être servi par du monde gentil et compétent, que ce soit au restaurant, à l'épicerie, chez le médecin, ou en faisant des emplettes? Moi, oui.*

*Pas plus tard qu'hier, ça m'est arrivé. Je venais de passer tout un avant-midi à magasiner (eh oui!) à la Place Desjardins (eh oui!) et j'avais tellement faim que je pensais défaillir. J'ai attendu dans la file de Saint Cinnamon (eh oui!). Une jeune femme m'a servi avec le plus beau sourire et m'a expliqué les différents menus. Elle n'a pas farfiné quand je lui ai demandé du pain brun. Et toujours ce sourire cordial. Une fleur d'amabilité dans le désert d'un centre commercial standard, bruyant, anonyme, compétitif.*

*Ces personnes qui travaillent avec compétence et amabilité sont-elles des perdantes? Se demandent-elles à tous les matins : « Est-ce que je travaille trop? Est-ce que je développe ici mes vrais talents selon mes valeurs les plus chères? Est-ce que je suis en train de penser aux autres au détriment de ma famille et de moi-même? Est-ce que je suis en train de perdre ma vie à la gagner? ».*

*Ces petites et grosses questions, nous, on se les pose en simplicité volontaire. Les jobs sont au banc des accusés. Elles nous prendraient nos vies, notre temps, notre liberté, nos bonnes idées, nos familles : « Arrête de travailler autant, ralentis, occupe-toi plus de ta petite famille! Profite de la vie! ». Oui, c'est à peu près ça qu'on se dit entre nous. Et ça part du principe suivant : T'as pas besoin d'autant de jours de servitude (la job) si tu sais vivre sobrement.*

*Les jobs, les emplois, le travail rémunéré, le marché du travail, parlons-en donc! Faisons le tour de la question. Sous l'angle de la simplicité volontaire, bien entendu.*

☪

Oui, je salue bien bas ceux et celles qui travaillent à temps plein dans des jobs utiles à la société et qui le font avec intelligence et cœur. Certains parmi eux font même des heures supplémentaires pour s'assurer de faire une bonne « job ».

Mais ces travailleurs qu'on admire et dont on profite ne semblent pas disposer de beaucoup de temps personnel. Ils adoptent généralement un



Le bulletin *Simpli-Cité* est publié 4 fois l'an par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Le RQSV laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. La reproduction des textes est encouragée à condition d'en mentionner la source.

**POUR CE NUMÉRO :**

**Coordination :** Diane Gariépy  
**Révision :** Aline Cayzac  
Diane Gariépy  
**Mise en page :** Yolande Cusson  
**Dessins originaux :** Claire Obscure

Dépôt légal :  
Bibliothèque nationale du Québec, 2008  
Bibliothèque nationale du Canada, 2008  
ISSN : 1718-1755

**PROCHAIN NUMÉRO**  
*Simpli-Cité*

C'est combien  
« assez d'argent pour vivre »?

Faites parvenir vos textes au plus tard  
le 28 février 2011 à :  
[coordination@simplicitevolontaire.org](mailto:coordination@simplicitevolontaire.org)

*Malheureusement, nous ne pouvons nous  
engager à publier tous les textes reçus.*

**Commentaires**

Vous avez des commentaires ou des suggestions?  
N'hésitez pas à nous les faire parvenir :

6444, rue Lescaillot, bureau 123  
Montréal (Québec) H1M 1M7  
Téléphone : 514 937-3159

Courriel : [coordination@simplicitevolontaire.org](mailto:coordination@simplicitevolontaire.org)

Site Internet et forum du RQSV :  
[www.simplicitevolontaire.org](http://www.simplicitevolontaire.org)

 Ce bulletin est imprimé sur papier recyclé non chloré, fait à 100 % de fibres postconsommation.

style de vie qui ressemble à : voiture en solo, magasinage dans les grandes surfaces, achat de fast food et de surgelés, soins en cliniques privées, gardienne et femme de ménage sous-payées, etc. Parce que ce style de vie est très répandu et qu'on l'encourage, on est en droit de le remettre en question. Quand tout le monde court et que plus personne n'a le temps de s'interroger sur où mène la vie qu'on mène... on est pris avec un gros problème de société.

À l'autre bout du spectre, il y a ceux et celles qui n'ont pas d'emploi du tout. Simplicité obligée pour un temps limité ou prolongé. Ici n'est pas le propos : pas question de faire l'éloge de la pauvreté.

Il y a aussi ces « simplicitaires » qui ont décidé de prendre le large : Bye-bye, boss! Admirables sont-ils, ces gens qui décident tout à coup de « débarquer du système » mus par la grande émotion de la dignité offensée. Ils redeviennent libres. Libres d'être eux-mêmes et de leur temps, libres de se retrouver enfin après des années de domesticité dans un boulot plus ou moins intéressant. Le défi consiste ensuite à s'inventer sur mesure son gagne-pain. Bienvenue dans le merveilleux monde des travailleurs autonomes, des demandeurs de subventions, de crédits et de déductions d'impôts. Seul maître à bord, le travailleur autonome part sa business. Ce nouveau métier sans patron sera-t-il plus utile pour la société? Ça reste à voir.

Je pense aussi à la catégorie des travailleurs qui ont tranché comme le roi Salomon : ce sera le travail à temps partiel librement consenti. Pas question de courir tout le temps. Du temps pour le boulot et du temps pour la vie privée. Ces personnes à demi-temps font-elles une demi-job au boulot? Y sont-elles, au contraire, plus efficaces? Est-ce frustrant pour les employés à temps plein de côtoyer des « temps partiels »? Et le temps personnel retrouvé, à quoi sert-il au juste? Et puis, dans le couple, qui jouira du temps partiel : LUI ou ELLE? Qui en aura les bénéfices marginaux?

Imaginons que tous les travailleurs sont tout le temps de mauvaise humeur au boulot. Quel désastre ce serait! Toute l'organisation sociale actuelle repose sur cet échange « travail contre salaire ». Travail pour qui? Travail comment? Travail pourquoi? Il y a des petits patrons et il y en a des gros. Il y a des métiers qui ont de l'allure et d'autres, non. Des jobs syndiquées, d'autres pas. Et qui donc a osé affirmer qu'il n'y a pas de sots métiers, seulement de sottes gens? Il n'y a pas de sots métiers... mais des emplois débilissants, oui.

Bref, il existe toutes sortes de métiers, toutes sortes de statuts de travail, toutes sortes de travailleurs, et des contextes tellement différents les uns des autres... Alors, le discours de la simplicité volontaire est-il assez solide pour s'appliquer à toutes ces situations?

**Diane Gariépy**



## SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ET TRAVAIL

### Vous avez dit « démission »?

Aline N.

2009. Passant comme un courant d'air devant la porte de mon bureau, Isabelle<sup>1</sup> traverse l'aire ouverte au pas de course, salue dans un souffle ses collègues affairées et, une main sur l'écharpe qu'elle essaie d'ôter, l'autre crispée sur une tasse fumante de café, finit par s'échouer devant son ordinateur dans un soupir de soulagement : juste cinq minutes de retard! Pas besoin d'allumer l'ordinateur, il est en veille. Un coup de souris nerveux et l'écran noir se transforme immédiatement en un joli petit visage : son fils de deux ans. Éduqué par la garderie depuis son premier anniversaire. Pas de répit pour lui non plus : levé aux aurores, habillé en deux temps trois mouvements, un petit-déjeuner vite avalé puis un presto coup de gant de toilette sur le museau... l'affaire est dans le sac. Vite dans la poussette, dans le siège auto, dans le sac à couches, dans les bouchons, dans le métro... en route! Tout comme des centaines d'autres bambins de son âge, Victor court, court, court... comme sa maman. Sa maman qui donne presque la moitié de son salaire (on est en Ontario) à la garderie. L'autre servant à payer l'hypothèque. Et la voiture. Depuis mon bureau sans fenêtre, grassement payée pour corriger les fautes d'orthographe de mes collègues, le ventre lourd, le teint blafard, je balaie du regard la vaste pièce recouverte de cubicules qui s'étend derrière ma porte vitrée. Je n'ai pas d'enfants mais je suis perplexe. Paraît que j'ai réussi dans la vie. Paraît que mes collègues aussi ont réussi. Dans notre milieu de travail majoritairement féminin, nous pouvons crier victoire : le travail nous a émancipées. Nous sommes libres de gagner notre vie. Comme on l'entend. Ah oui? Comme on l'entend? Vraiment? Mais libres de quoi exactement? De nous enchaîner à un ordinateur de 9 h à 17 h? De créer des publicités, des programmes, des rapports... pour une entreprise qui n'est pas la nôtre et n'hésitera pas un seul instant à nous montrer la porte à la moindre contraction de l'économie? Libres de laisser nos enfants aux bons soins d'anges-gardiennes qui étendent sans cesse leurs heures d'ouverture le matin et le soir? Libres de passer nos soirées

à préparer la journée suivante au lieu d'aider nos enfants à faire leurs devoirs? Libres de voir la vie nous filer entre les doigts, dans une monotonie sans bornes, dans le fond des tasses de café qui traînent chaque matin sur nos bureaux, dans le bac de l'imprimante qui se vide plusieurs fois par jour tandis que celui du recyclage se remplit au même rythme, dans l'ascenseur qui vomit chaque minute son flot de costumes-cravates et de jupes bien droites, dans les micro-ondes qui s'éclairent et s'affolent chaque jour, entre midi et deux heures? Wow. J'ai soif. Encore un verre d'eau. Hop. Texte révisé. Je le renvoie à son auteur. Au suivant.

Un an plus tôt, alors que je prenais tout juste les commandes du service de révision, Gabriel, le sourire aux lèvres, nous quittait pour rejoindre son père sur la ferme familiale. « Tu es fou, lui disait-on. Tu verras, tu ne tiendras pas six mois, tu reviendras ici! ». Un an et demi plus tard, je ne l'aurai toujours pas revu. Il faut croire que la folie a des vertus salvatrices. Une tisane pour changer. Un autre texte prêt. Envoyé. Au suivant.

Mes pensées vagabondent. J'ai tellement de mal à me concentrer en ce moment. Quand je ne m'effondre pas littéralement sur le clavier de mon ordinateur. Allez, un petit effort. Mes pensées reviennent inexorablement à mes collègues amies. Le sens de leur vie m'échappe. Cela ne me regarde probablement pas. Mais je dois tout de même mettre mon nez là-dedans pour comprendre le piège dans lequel elles sont tombées... et éviter d'y succomber à mon tour. Anne est au bord de l'épuisement professionnel mais me confie son impuissance. Elle aimerait travailler moins mais son hypothèque la



1 Afin de préserver l'anonymat de ces personnes qui furent pour moi de chères collègues, j'utiliserai des prénoms fictifs.

serre à la gorge. Cela lui fait mal pour sa fille de 15 mois levée à 6 heures chaque matin. Elle a tout juste le temps de la nourrir et de lui donner son bain le soir avant de mettre un peu d'ordre dans la cuisine et de s'écrouler de sommeil pour être d'attaque le lendemain matin. Véronique, maman monoparentale, se tue à la tâche, cumulant deux emplois pour subvenir aux besoins (ou envies?) de ses deux adolescents. C'est ça, la liberté du travail? L'émancipation tant promise? Si encore les emplois en question avaient du sens. Mais ce n'est pas toujours le cas. Ces tâches à accomplir au fil des jours (réviser, préparer, rédiger, se réunir, discuter, classer...) n'ont parfois de sens que pour l'entreprise. Pas pour ses fourmis qui la font vivre. Je me trompe peut-être mais, à ce moment-là, c'est ce que tout mon être me crie. Même si l'entreprise en question vise réellement un but noble, il n'est pas question que je lui donne tout mon temps et toute ma force vive, dans un cadre aussi rigide que le 9 à 5, sans possibilité de libération conditionnelle! Je regarde autour de moi et ne peux m'empêcher de voir par instants des esclaves se croyant libres ou des ombres portant leur fardeau avec résignation.

Je respire un grand coup. La solution m'apparaît, évidente. Difficile mais impitoyable. Pas pour mes amies : on ne peut imposer la liberté à qui ne la demande pas. Mais pour moi. Pour ma petite pomme à moi à laquelle je veux éviter la chronique d'une mort cérébrale et humaine annoncée. Réviser les textes d'autrui, cela ne me répugne pas certes, mais seulement lorsqu'il me reste assez de temps pour créer. Je ne suis pas une artiste. Mais j'ai envie d'écrire et de donner la parole à ceux qui n'osent pas toujours la prendre, ou qui ne savent pas forcément la manier comme ils le souhaiteraient. Cette envie avait déjà rôdé dans mon cœur quelques années plus tôt, avant que l'on ne m'offre cet alléchant premier poste torontois. Dans ma vie antérieure de journaliste, je m'étais délectée à jouer avec les mots pour redonner vie aux paroles de certains de mes interlocuteurs, alors pourquoi ne pas m'y remettre? Adjugé... vendu : l'an prochain, c'est décidé, je me lancerai à mon compte comme écrivaine biographe! Prêter ma plume à monsieur ou madame tout-le-monde, écrire quelques bribes de leur vie, de leur histoire. Bon, il faudra trouver le moyen de rendre cela accessible au plus grand nombre : pas question que seule Céline Dion puisse se payer mes services! Oui, il faudra faire des efforts considérables pour me faire connaître. Et risquer de tout perdre... pour peut-être gagner un peu. Gagner de quoi vivre, gagner le bonheur de me sentir à ma place. Gagner aussi la liberté d'écrire, celle de rendre un service utile et humain à des semblables que j'aurai pris le temps d'écouter et de comprendre, pour ensuite tracer sur le papier des lignes qui leur ressemblent. Des pages qu'ils seront

fiers et heureux d'offrir à leurs amis, à leurs descendants, ou simplement à une postérité inconnue. En toute humilité. Un rêve? Je ne le saurai qu'en essayant!

La journée défile... mon cœur fait des embardées dans ma poitrine pendant que je me sens désormais presque affranchie des contingences dans lesquelles pataugent nombre de mes collègues aveuglés par je ne sais quels mirages. Je ne me crois pas plus maline qu'eux, pas plus intelligente et ne veux surtout pas me faire donneuse de leçons. Mais je me sens juste incapable de me forcer à jouer contre mon gré dans cette comédie humaine que la majorité semble accepter comme allant de soi.

Le soir arrive. Nuit blanche. Je tourne et me retourne. Le genou surélevé par un oreiller, la tête pleine de rêves et d'angoisses, je finis par m'enfoncer dans un sommeil agité. Et si je me trompais? Un autre jour. Une autre nuit. De nouvelles angoisses. Je fais des allers-retours sans fin entre la salle de bains et ma chambre. Et si je n'y arrivais pas? Nouvelle journée. Relents de café. Cohue devant l'ascenseur. Ronron de la photocopieuse. Pas étouffés par la moquette couleur bureau. Nouvelle nuit. Et si je redevais *pauvre*? L'angoisse m'étreint. Mais n'est-ce pas elle qui annihile toutes nos velléités de liberté? Elle qui nous emprisonne dans des emplois dépourvus de sens, dans des existences chronométrées et des subterfuges-soupapes comme la consommation? Non, je ne la laisserai pas guider mes choix! Je ne peux plus dormir. Je me lève, m'installe à mon bureau et me mets à écrire.

Le jour se lève. Frais, nouveau. Le cœur léger, les poumons soudainement libérés de ce poids plus discret, descendu un peu plus bas. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Je croise mes collègues sans vraiment les voir et me dirige d'un pas décidé vers le bureau des ressources humaines. Le sourire aux lèvres, je tends une lettre à celui auprès de qui je n'aurai plus désormais à quémander une maigre journée de congé. DÉ-MIS-SION. Quel mot étrange en cette circonstance. Il me semble au contraire que, loin de démissionner, j'ai de nouveau pris ma vie à bras-le-corps. Pour me donner la chance de faire d'elle ce que j'ai vraiment envie qu'elle soit. Tant pis pour le gros salaire. Tant pis pour le généreux fonds de pension. D'ailleurs, à quoi bon

---

**«Ce n'est pas signe de bonne santé d'être bien adapté à une société profondément malade»**

**Jiddu Krishnamurti**

attendre la retraite pour commencer à vivre lorsque l'on est réellement et profondément soi-même dans son travail de chaque jour?

Et vous... êtes-vous vraiment vous-même dans votre travail quotidien?

2010. De retour à Montréal, l'âme en paix. Dans mon ordinateur, un projet d'entreprise<sup>2</sup>. Et dans les bras, un petit garçon né quelques semaines après ma... « démission ». ❧

## Travailler, travailler...

Serge Mongeau

Dans nos sociétés industrialisées, le travail a pris une place extrêmement importante; toute la place, devrait-on dire. À partir de l'enfance, pendant laquelle les enfants fréquentent une école qui cherche toujours les meilleurs moyens de les préparer à se trouver du travail et à le faire à la satisfaction des patrons. En fait, un emploi qui leur permettra de gagner de l'argent, le plus possible étant perçu comme le plus souhaitable. Car quand on y réfléchit bien, pour la plupart des gens, ce n'est plus ce qu'ils font qui importe, mais ce que cela leur rapporte en termes monétaires. Car dans notre société, la quantité d'argent qui passe entre les mains d'une personne devient le critère de sa réussite. Pas l'argent qu'elle possède – sa richesse – mais l'argent qu'elle dépense et qui lui permet de jeter aux yeux des autres les signes de sa réussite : son auto, ses voyages, sa maison, etc. Mais... il y en a toujours qui réussissent mieux que nous; alors l'incitation à gagner plus est là en permanence; et si l'on ne réussit pas à augmenter son salaire, on peut faire comme si : les banques et les commerces nous y incitent constamment et nous facilitent les choses en nous permettant de dépenser dès aujourd'hui ce que nous gagnerons demain. Quel excellent moyen de s'attacher des employés fidèles qui ont besoin de cette paye hebdomadaire essentielle pour rencontrer leurs échéances, et qui en conséquence acceptent de devenir presque des esclaves!

La marchandisation de notre société nous a précipités dans un cercle vicieux infernal. Sans doute cela a-t-il commencé avec l'automobile. À force d'intrigues<sup>3</sup>, de publicité, de facilitation de crédit, les gens ont voulu se procurer cet objet coûteux qui se situait au-delà de leurs moyens. Ils se

sont endettés et ont dû s'accrocher à leur travail pour ne pas perdre cette auto dont ils étaient devenus dépendants. L'automobile donnait accès à la banlieue et au rêve de la petite propriété « en pleine nature »; les gens s'y sont précipités tous ensemble, ce qui bientôt a mené à la congestion des routes et à l'allongement du temps nécessaire pour se rendre au travail. Il restait toujours moins de temps pour répondre par soi-même à ses besoins, donc on achetait de plus en plus de « services » : repas à l'extérieur ou préparés, loisirs organisés, vêtements, etc. Mais les salaires ne suivaient pas l'augmentation des dépenses; alors pour permettre d'accroître les revenus du couple mais aussi, en même temps, dans la recherche d'une amélioration de leur autonomie et de leur statut social si lié au travail, les femmes ont cherché un emploi rémunéré. Cependant, il fallait continuer à s'occuper des enfants, à manger, à s'habiller; et il n'y avait plus de temps pour faire ce dont surtout les femmes s'occupaient avant : entretenir la maison, garder les enfants, réparer les vêtements, préparer les repas, faire ses conserves, etc. Qu'à cela ne tienne, des entreprises ont profité de ce moment pour transformer les services facilitant la vie domestique en marchandises qu'on peut acheter... et pour créer de nouveaux emplois salariés. Et la boucle était bouclée : il vous en coûte de plus en plus cher pour travailler et donc vous êtes toujours plus dépendant de votre salaire. Mais comme en même temps nos technologies ont permis d'augmenter notre productivité, il y a de moins en moins d'emplois disponibles et la compétition pour garder ceux qui restent s'accroît constamment.

### Faites lire le Simpli-Cité : Abonnez-vous en double ou en triple

... et distribuez les exemplaires du Simpli-Cité dans votre entourage (amis, camarades de travail, voisins...) et demandez-leur de vous les remettre avec leurs commentaires pour entamer un dialogue sur la simplicité volontaire.

2 Mûri et porté tout au long de mon congé maternité, il a désormais « pignon sur web » : [www.lechemindesaubiers.ca](http://www.lechemindesaubiers.ca)

3 Au milieu des années 1920, un consortium formé de GM, Standard Oil, Firestone et quelques autres grandes entreprises a pris le contrôle des réseaux de transport publics dans plus de 80 villes des États-Unis et les ont progressivement détruits, pour donner toute la place à l'automobile privée. Voir Steven Gorelick, *Les gros raflent la mise*, Écosociété 2002, p. 52.

Pour conserver son travail, il faut performer. Souvent, faire seul ce que deux personnes accomplissaient auparavant. Avec de multiples conséquences : assumer plus de responsabilités, rester un peu plus longtemps au travail, être constamment disponible grâce à son téléphone cellulaire, etc. Donner le meilleur de soi à sa tâche donc, mais ne plus avoir d'énergie ensuite pour réfléchir, s'occuper des siens, répondre par soi-même à ses besoins, s'impliquer dans sa communauté, suivre la vie politique... Et ainsi, continuer au jour le jour, en s'accordant un petit répit « bien mérité » de temps en temps : un repas dans un restaurant chic, un grand spectacle, un voyage dans le Sud, une moto-neige... toutes des récompenses qui rendent encore plus dépendant d'un salaire.

N'est-il pas temps que nous arrêtions un peu de courir pour nous interroger sur le sens de notre vie? Courir au travail, courir à la garderie pour y conduire et en ramener nos petits, courir chez le traiteur pour acheter nos repas; consacrer la plus grande partie de notre énergie à produire des choses inutiles ou même nocives pour notre santé et pour la planète... parce que cela nous permet d'avoir accès à un salaire. Devenir chaque jour plus isolés les uns des autres, dans cette société du chacun pour soi. Savoir que nos gouvernements se bouchent les yeux pour ne pas voir que bientôt la Terre ne sera plus capable de nous héberger, et les laisser continuer à tout sacrifier au dieu de la croissance économique, qui permet la création d'emplois. Est-ce vraiment cela, la vie? ☞

### Demain, on reste au lit!

*Demain, on reste au lit!*

*À se faire des bisous, à se faire des guili*

*Demain, on reste au pieu*

*Pour pas aller bosser*

*Pas besoin d'être vieux*

*La retraite à 20 ans*

*Ça vient d'être voté par le gouvernement*

*Vive le Président*

*De la République des fainéants!*

<http://www.youtube.com/watch?v=eW7zD1QbMOs>

## Paresseux, les simplicitaires?

Christine Lemaire

J'éprouve toujours un certain malaise quand j'entends des personnes influentes de notre société nous prier de travailler davantage. J'éprouve un malaise certain, quand j'ai du respect pour ces personnes influentes. En d'autres mots, je me sens plus perturbée par les propos d'un journaliste réputé comme Jean-François Lépine que par ceux d'un Lucien Bouchard, parce que j'admire davantage le premier que le second. Or, M. Lépine avait, lors de son dernier passage à l'émission Bazzo.tv, un regard franchement inquiet lorsqu'il évoquait d'une part, l'enthousiasme débridé des Asiatiques pour le travail et d'autre part, notre inertie apparente.

Dans un tel contexte, les simplicitaires font souvent figure de parasites et de pelleteux de nuages qui se dirigent en chantant vers le gouffre de la déchéance économique. Mais faudrait-il que nous nous mettions à travailler 70 à 80 heures par semaine et que nous demandions qu'on réduise nos salaires pour satisfaire ces gens? Il y a souvent lieu de croire que oui et dans ce cas, je ne me sens pas meilleure pelleteuse de nuages que les tenants de cette stratégie, puisqu'elle me semble très invraisemblable. Une chose est certaine pour moi : revenir à des horaires de travail harassants ne réglera pas notre problème. Elle nous transportera plutôt aux beaux jours de la Révolution industrielle, soit plus de cent ans en arrière.

Les simplicitaires nous proposent de faire l'effort de regarder la situation autrement; c'est-à-dire en dehors de la grille d'analyse de l'économie néo-libérale. Il est alors possible de découvrir des avenues intéressantes sans se sentir condamné à retourner en arrière. La simplicité volontaire et le mouvement de décroissance conviviale nous recommandent de cesser de mettre l'économie au centre de notre raisonnement pour y réinstaller le bien commun. Et à ceux qui paniquent aussitôt en disant que cela coûterait trop cher, ils répondent que c'est le niveau global de nos attentes qu'il faudra abaisser, redistribuer la richesse afin de promouvoir une société plus juste et enfin, s'occuper des gens au lieu du portefeuille des actionnaires.

Pour ma part, il me semble aussi qu'un élargissement de la notion de travail serait la bienvenue. Nous avons l'habitude de réduire le travail à notre emploi rémunéré puisque lui seul compte dans le Produit intérieur brut (PIB) de notre pays. Or nous avons bien d'autres travaux à

accomplir : élever nos enfants, faire du bénévolat, aider «naturellement» nos aînés, chercher à devenir de meilleures personnes humaines, participer à des groupes de pression, nous occuper du bien-être de la collectivité et, par extension, de la santé de nos démocraties. Faire, en quelque sorte, notre travail de citoyenne et de citoyen.

Je persiste à croire qu'il n'y a pas que nos biens de consommation qui font l'envie des pays émergents, mais que notre liberté fait elle aussi l'objet de convoitise. Et tous les travaux que je viens de mentionner font de notre société ce qu'elle est, c'est-à-dire une société plus libre que d'autres. Je sais que notre niveau de vie devra être réduit si nous voulons partager les richesses, mais le niveau de vitalité de notre démocratie, lui, a besoin que nous retroussions nos manches afin de le relever! Là est notre vrai trésor et nous le sous-estimons. Le danger en négligeant la démocratie – c'est-à-dire en n'y travaillant pas avec assiduité –, est qu'elle se ternisse, ce qui donne beau jeu aux dictatures de ce monde de prétendre qu'elle ne fonctionne pas.

Nous avons fait la preuve, me semble-t-il, que le travail abrutissant nous abrutit et donc réduit notre pleine humanité. Comment proposer alors que nous revenions à ces idées dépassées, sous prétexte que d'autres viennent de les découvrir? Ne devrions-nous pas marcher résolument vers l'avant et proposer une vision plus riche et plus complète du monde et de l'agir humain?

Il est devenu évident que les mesures employées pour mesurer le travail ne conviennent plus. Elles nous enferment dans des règles du jeu désuètes. Une vision plus large du Produit intérieur brut – comme les indicatifs de bonheur que proposent certains économistes – permettrait d'insuffler un nouveau dynamisme dans la société et de nous diriger vers un monde moins centré sur l'économie. Un horizon beaucoup plus attirant s'ouvrirait alors à nous. Pour moi la cause de notre piétinement actuel n'est pas que nous ne voulions plus travailler, mais c'est surtout que nous cherchions un nouveau sens à notre agir, ayant fait la preuve que la roue dans laquelle nous sommes emprisonnés – auto, boulot, magasinage, dodo – ne mène nulle part, et surtout pas à une vie satisfaisante.

Nous sommes enfermés dans une logique néo-libérale qui nous impose des diktats tels que travailler plus. Si on ajoute à ces prescriptions le fait de consommer sans relâche, nous nous retrouvons dans une impasse. J'ai en tête la statue de Romulus et Rémus où nous serions les jumeaux affamés, et la Chine serait la Louve. On nous

demande de travailler afin de gagner le droit de téter un peu de lait, rendant ainsi celle que nous voulons concurrencer plus forte et plus indispensable.

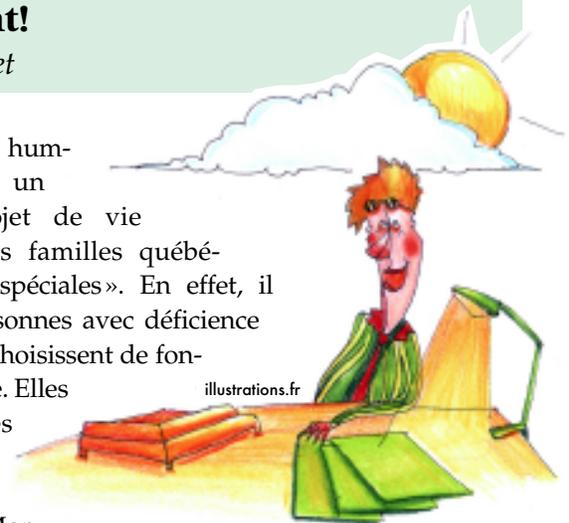
Il m'apparaît urgent que nous nous engagions résolument dans une démarche de sevrage par rapport aux biens de consommation produits en grande partie par les Asiatiques, si nous voulons gagner en indépendance économique, bien sûr, mais conserver notre indépendance tout court. Car pour moi, essayer de négocier politiquement, comme le font présentement les États-Unis, avec un pays dont nous sommes de plus en plus dramatiquement dépendants est une véritable attitude de schizophrénie. Cela nous place dans un état de vulnérabilité extrêmement inconfortable et surtout très dangereux pour l'idée même de démocratie.

Le fait de privilégier les produits locaux, les entreprises de l'économie solidaire, l'agriculture de proximité sont autant de façons de s'en affranchir. Mais ces gestes impliquent aussi que nous acceptions de payer plus cher pour nos biens parce qu'ils sont produits par des gens qui sont rémunérés adéquatement pour le travail qu'ils font. Cela nous mènera tout naturellement à consommer moins. Mais ce changement de perspective est un défi de taille pour lequel il faudra bien... se mettre au travail! ☞

## Un travail utile socialement et valorisant!

Isabelle Forget

Je participe humblement à un grand projet de vie pour quelques familles québécoises dites «spéciales». En effet, il existe des personnes avec déficience physique qui choisissent de fonder une famille. Elles sont quelques centaines chaque année au Québec. Mon travail, comme ergothérapeute, consiste à trouver des solutions personnalisées pour qu'elles puissent donner les soins à leur bébé de façon autonome et sécuritaire. Par exemple, comment faire pour



changer la couche d'un bébé lorsque l'on a une seule main? Comment avoir accès à un lit de bébé à barreaux lorsque l'on est de petite taille? Comment donner le bain à son enfant avec un seul bras? Comment déplacer son enfant en circulant en fauteuil roulant? Comment bercer son enfant sans force dans les bras? Comment tenir son enfant en utilisant deux béquilles canadiennes? Comment mettre les chaussettes à son enfant lorsque l'on a seulement trois doigts? Eh bien, moi je le sais! Et je suis bien contente de l'enseigner à ceux qui en ont besoin.

Cette semaine, je proposais à une cliente enceinte de huit mois qui présente des problèmes d'équilibre debout, des équipements de la clinique Parents Plus en lui disant : « Qu'est-ce que vous en pensez? Pensez-vous que cela vous serait utile? » Elle m'a répondu solennellement : « Vous savez, il y a bien longtemps que je me pose des questions sur ma capacité à être une mère. Maintenant c'est clair, toutes les réponses sont ici et c'est très très apaisant... Je vous en remercie. »

J'ai peu souvent l'occasion de parler de mon travail parce qu'il requiert une grande ouverture d'esprit de mon interlocuteur. Je vous connais, chers lecteurs ouverts à autre chose que la conformité. Avec honnêteté, je sais que ces couples bousculent des tabous. La société recherche tellement la perfection... la performance à outrance. Mais à quoi ça sert un parent, réellement? Comment reconnaît-on un bon parent? Est-ce qu'un enfant manque de quelque chose s'il est issu d'un couple dont un parent est handicapé? Est-ce que la non-conformité veut dire : ne pas être de bons parents? Vous l'aurez deviné : bien sûr que non! Ces parents sont différents et pareils à la fois. Ils ont le même désir de fonder une famille. Ils ont les mêmes doutes, les mêmes angoisses. Le même souhait d'offrir le meilleur à leur enfant! Et parfois, ils ont besoin d'un petit coup de pouce... Je lève mon chapeau aux personnes handicapées qui décident de façon réfléchie de fonder une famille malgré les préjugés et les nombreuses embûches qui seront sur leur parcours. Je me sens privilégiée et je les remercie d'être sur mon chemin à tous les jours et de m'apprendre en accéléré des valeurs du coeur!

Pour plus d'informations sur la clinique Parents Plus du Centre de réadaptation Lucie Bruneau [www.luciebruneau.qc.ca/fr/main\\_nav-programmes/multiclienteles/pcs/parents-plus/](http://www.luciebruneau.qc.ca/fr/main_nav-programmes/multiclienteles/pcs/parents-plus/) ☞

*Le débat sur l'ouverture des magasins le dimanche, ainsi que toute la question des horaires d'ouverture des magasins en Allemagne, constitue un exemple particulièrement frappant de la façon dont la structure du temps de notre société se modifie : nous sommes désormais prêts vingt-quatre heures sur vingt-quatre à consommer, à utiliser des services, à demander toutes sortes de divertissements ou d'informations, et nous revendiquons ce droit. Les choses sont différentes quand c'est nous qui devons travailler à des heures dérangeantes.*

*Courrier international,  
N° 896 2-9 janvier 2008*

## Un travail signifiant

J'ai la chance de travailler pour un groupe à but non lucratif dans une petite ville. Je me compte chanceuse d'être dans un milieu de service où l'accueil des personnes est primordial. Sous l'autorité d'un patron et d'un conseil d'administration, je suis en charge du bureau.

Les visiteurs et ceux qui nous appellent demandent des renseignements ou des services dans notre domaine. Ces démarches semblent à l'occasion receler un besoin plus profond, celui de parler, de se confier. L'écoute est alors de mise et c'est la sonnerie du téléphone ou l'arrivée d'une autre personne qui met fin à la visite. Patience et discrétion sont donc nécessaires.

Des bénévoles complètent la présence au bureau, assurant certains travaux; c'est aussi le cas le vendredi, jour où je ne travaille pas. Superviser discrètement les tâches administratives, laisser des notes ou des instructions les plus claires possibles quand il y a du spécial... Je touche un peu à la gestion de personnel! La coopération est bonne et très enrichissante. J'espère trouver une ou des



illustrations.fr

personnes intéressées à certains dossiers particuliers pour que le travail se continue sans problèmes dans ces domaines. Le côté plus administratif comprend l'archivage, la publication d'un feuillet hebdomadaire, la tenue de registres, d'un fichier. Je ne connais pas la pression d'une productivité à tout prix, le minutage de chacune des démarches, mais les échéances arrivent pour moi comme pour la plupart. Chaque mois appelle certains bilans et la fin de l'année certaines compilations.

Le milieu de travail est généralement détendu. Nous rions à la bonne blague ou quand le téléphone n'arrête pas de sonner. Même chose quand se confirme la probabilité que si le téléphone sonne, on sonne à la porte dans les secondes qui suivent. Le travail autre qu'administratif est généralement imprévisible, il va avec la vie, avec ses hauts et ses bas, avec ce que vivent les gens.

Ce travail a été pour moi l'occasion de connaître et de m'insérer dans un milieu où je venais d'arriver. Au fil des ans s'est développé un sentiment d'appartenance que rien ne peut remplacer.

N.B. : Depuis plusieurs années déjà, je travaille les après-midi, quatre jours pas semaine, soit 14 heures. La tâche ne diminuant pas, bien au contraire, on m'a demandé de travailler quelques heures en matinée, ce qui fera une semaine de 20 heures. Mes habitudes de vie seront certes un peu chambardées mais je connaîtrai ce que c'est que de faire du demi-temps. C'est le travail domestique qui devra être rationalisé, les repas mieux planifiés. Ma vie ne sera pas plus simple pour le moment mais en quête de simplification. ☞

## Aimer travailler, mais ne pas aimer le travail

Marc Evin, membre de l'association de simplicité volontaire « Tout simplement », France

J'ai toujours été embarrassé pour répondre à la question du travail, car cette notion recèle de multiples facettes.

Travailler, c'est-à-dire fournir un effort pour obtenir un résultat ou atteindre un objectif ne m'a jamais posé de problème. J'y suis même toujours allé allègrement, prenant plaisir à m'activer et à me dépenser dans des travaux souvent difficiles de terrassement, de rénovation, de maniement de brouettes et autres gros travaux que beaucoup de personnes qualifient de « corvée ». J'ai longtemps, et encore aujourd'hui,

d'hui, passé mes dimanches et jours de congé, armé d'une truelle, d'une pelle ou d'un quelconque outil électroportatif.

Ce travail, que je partage d'ailleurs avec ma compagne, est une passion. Rien n'est d'un plus grand bonheur que d'avoir réussi, à force de recherche et d'opiniâtreté ou de temps à passer, à contourner les difficultés, réussi à réaliser une chape de ciment, réussi à monter un chauffage central ou à réaliser simplement 40 mètres de tranchée à la force du poignet! Le bonheur est bien souvent dans la réalisation et dans l'union pleine et entière de son corps et de sa pensée.

Par contre, travailler – dans le sens d'aller au travail – relève d'une autre réalité. Il est déjà teinté d'une obligation, de règles précises, d'horaires, de contraintes. Il ne s'agit plus d'un acte volontaire. Il s'agit d'un acte contraint, contractualisé qui définit des moments précis avec des actes et des démarches prescrites. Nous sommes déjà dans un autre monde. L'acte peut être le même (faire une tranchée par exemple) mais sa mise en place est totalement différente. Il s'agit dans cette deuxième situation de répondre à une commande et de la réaliser à un moment précis et dans un délai rigoureux. La dynamique personnelle n'y est plus, l'imagination et la fantaisie ont une fâcheuse tendance à désertier le travailleur qui va s'acquitter de sa mission, souhaitant en voir la fin plutôt que l'accomplissement.

Si par chance, comme c'est mon cas, le travail professionnel est intéressant et épanouissant, il y a encore une possibilité d'y trouver du plaisir et une expression personnelle, mais quand même, le poids de la contrainte sociale et de l'obligation ravinent régulièrement l'enthousiasme et c'est bien parfois dans la conscience professionnelle du travail bien fait que l'on peut se réfugier pour trouver une pleine compensation à passer 7 heures d'une belle journée au travail!

## À vos plumes!

Avez-vous envie d'écrire sur la simplicité volontaire?

Faites-vous plaisir en structurant votre pensée avec des mots!

Le Simpli-Cité est un des rares bulletins associatifs qui compte autant de membres participants.



Mais, heureusement, j'ai rencontré la simplicité volontaire qui m'a ouvert les voies de la liberté et de l'allégresse!

Car la nécessité du travail salarié se justifie (en partie) par la nécessité d'un petit tas de billets versés mensuellement sur mon compte bancaire. Et ce petit tas de billets, nous pouvons, d'une certaine façon en contrôler l'épaisseur. Nous pouvons déjà nous dire : celui que l'on nous donne aujourd'hui pour un travail à 35 h par semaine est-il bien juste la mesure dont on a vraiment besoin? Ce serait vraiment bien un hasard si, en fonction de mon emploi, de mon âge, de ma situation sociale, il correspondait exactement à ce dont j'ai vraiment besoin. Il y a tellement de différence entre les emplois et la rémunération que ce serait vraiment surprenant.

Alors, évidemment, le petit tas peut parfois ne pas être suffisant, ça arrive et je dois dire que vu ma profession (travailleur social) j'en suis bien souvent le témoin, mais il peut bien aussi arriver que le petit tas corresponde exactement et puis aussi il peut bien arriver aussi que ce petit tas soit plus élevé que ce dont j'ai besoin.

Eh bien, merveille pour moi, grâce aux réflexions que m'a apportées la simplicité volontaire, je me suis aperçu que celui-ci pouvait être réduit de 20 %!

Alors, même avec 20 % de temps de travail en moins on peut faire des miracles? Comme, par exemple, avec ma directrice fort compréhensive : ne plus travailler (en tant que salarié) que quatre jours par semaine et travailler (pour moi-même) trois jours par semaine. L'équilibre est presque atteint, c'est presque le travail en toute liberté qui remplit mon temps et mon esprit.

Et je dois vous avouer que ma compagne, qui a compris ce principe plus rapidement que moi, a abandonné le travail

salarié depuis la naissance de notre troisième enfant (et il a quand même aujourd'hui 21 ans!).

Donc aujourd'hui, nous travaillons à tous les deux 40 % du temps normatif d'un couple et avec 40 % des ressources normatives et nous en sommes pleinement heureux! ☘

---

***Choisis un travail que tu aimes, et tu n'auras pas à travailler un seul jour de ta vie.***

**Confucius.**

## **Le travail rémunéré, et après?**

*Christine Dumas*

**N**ous sommes plusieurs à avoir perçu Québec solidaire comme une « occasion historique » de faire avancer l'idée de décroissance. Au cours des derniers mois, quelques simplicitaires et adeptes de la décroissance ont diffusé au sein de ce parti leurs réflexions sur la question du travail. Voici un résumé de ces réflexions.

Il est naturel et nécessaire que les humains s'activent pour assurer leur subsistance et pour transformer la nature à leur avantage. Mais dans les sociétés développées capitalistes, on ne s'active plus d'abord pour transformer la nature : on s'active pour gagner l'argent qui permettra d'acheter des biens qu'on n'a pas produits et dont on ne connaît généralement pas les producteurs. Nous sommes tellement habitués à considérer cela comme nécessaire à notre survie que nous avons du mal à imaginer la vie autrement. En fait, cette croyance, et plusieurs autres relatives au même sujet, méritent d'être remises en question.

- Le fait d'avoir un emploi est devenu la principale mesure de la considération accordée à la personne. Sans emploi, on est citoyen-ne de seconde classe, on ne fait pas pleinement partie de la société. Dans le discours de nos dirigeants, les emplois, comme nécessité vitale, doivent être créés ou maintenus à tout prix : on justifie la consommation de produits inutiles ou la production de produits polluants ou dangereux, par exemple, en invoquant le fait que des emplois en dépendent.
- On parle même de « droit au travail ». Pourtant, le droit au travail salarié ne peut pas concerner tout le monde. Pour qu'il y ait des salariés, il faut aussi des donneurs

## **Commentaires sur le Simpli-Cité**

**Vous avez des commentaires ou des suggestions?**

**N'hésitez pas à nous les faire parvenir, afin que le bulletin réponde aux besoins de ses lecteurs et lectrices!**

d'ouvrage, des gens qui prennent l'initiative d'entreprendre un projet, une activité. Veut-on maintenir une division de la société entre employeurs et employés, entre décideurs et exécutants, entre ceux qui prennent des risques et ceux qui veulent la sécurité d'emploi? L'étymologie du mot «patron» suggère qu'il s'agit d'un «père», détenant une autorité naturelle sur ses employés-enfants. Le modèle du travail salarié tend effectivement dans une certaine mesure à infantiliser ou déresponsabiliser les salariés, les confinant à une situation où ils ne peuvent qu'obéir ou revendiquer. Parler de droit au travail salarié, c'est aussi exclure les agriculteurs, la majorité des artistes et, de façon générale, toute personne qui choisit d'être son propre patron, sans oublier les sans-emplois, les parents au foyer, toutes celles et tous ceux qui s'occupent à des tâches non rémunérées mais qui peuvent être fort utiles pour la société, etc.

- L'habitude du travail salarié imprègne tellement notre façon de penser que nous trouvons normal de considérer une activité comme prendre soin des enfants de façon complètement différente selon qu'on s'y adonne gratuitement dans sa propre famille, ou contre rémunération dans une garderie. Nous trouvons normal aussi que des tâches aussi différentes que la culture du blé ou la fabrication d'armes puissent être considérées comme une seule et même chose, à savoir des emplois.

Or, qu'est-ce, au juste, que le travail salarié? C'est la force productive des personnes, transformée en marchandise dont l'employeur-e tire un profit. Ce rapport entre employeur-e et employé-e est central au capitalisme en ce qu'il sert de fondement et de justification aux rapports de domination sociale. Remettre en question le capitalisme suppose, tout en adoptant des mesures de transition adaptées à la situation des travailleuses et travailleurs, de remettre en question le travail rémunéré et de préparer son dépassement.

### Le droit de vivre

S'il y a un «droit», celui-ci devrait être commun à tous : le droit de vivre, c'est-à-dire d'assurer dignement sa subsistance, de s'activer et d'exercer des responsabilités, de contribuer à la société, le droit d'«entreprendre» ou droit d'initiative (l'initiative devant être acceptée par la collectivité, et ne pas lui nuire), et surtout, le droit à des conditions de vie décentes.

Ces conditions de vie décentes que la collectivité peut se donner pourraient passer par la gratuité des services essentiels, par une allocation universelle, par l'autoproduction ou par le partage de ressources communautaires. Bien sûr, certaines tâches resteront socialement nécessaires. Ces tâches devraient être d'abord partagées entre celles et ceux qui veulent les accomplir (dans des conditions épanouissantes et pour un nombre d'heures limité) et, s'il manque de volontaires, elles pourraient être accomplies grâce à une forme de service civil à temps partiel.

### Favoriser les activités contribuant au bien commun

Dans une démarche démocratique impliquant toute la société, il faudrait examiner les divers types d'activités productives pour en arriver à distinguer celles qui servent à quelque chose d'utile de celles qui servent à quelque chose d'inutile ou de nuisible. On pourrait alors diminuer radicalement le temps de travail rémunéré réservé à des activités productives nuisibles ou inutiles, et partager les activités productives contribuant au bien commun. Bien entendu, on offrirait en priorité de la formation pour préparer aux activités productives qui contribuent au bien commun.

### Réduire le temps de travail rémunéré

Réduire graduellement la semaine de travail aux environs de 20 heures par semaine forcera la création de nouveaux postes et assurera un véritable partage du travail, tout en donnant à toutes et tous du temps libre pour d'autres types d'activités. Le salaire minimum devra être revu pour assurer un revenu décent en 20 heures par semaine, et/ou être appuyé par une forme de revenu de citoyeneté.

Bien sûr, il en résultera une baisse de revenu; mais le temps libéré permettra de s'assurer à soi-même certains services au lieu de les acheter. Par ailleurs, dans une société qui combat la surconsommation, il y aura diminution des «besoins» fabriqués par la société marchande. Enfin, dans une société où tout le monde consacrerait moins de temps au travail salarié, la pression sociale à la consommation sera remplacée par la valorisation d'une vie plus simple et plus créative.

De fait, travailler moins d'heures augmentera la qualité de vie des personnes rémunérées et leur pouvoir d'agir directement sur leurs conditions de vie. Cela permettra aux personnes **qui le veulent** de consacrer davantage de temps à des activités non rémunérées, qu'il s'agisse de consacrer

du temps à leurs enfants ou à d'autres proches (conciliation famille-travail), de militer et participer activement à la vie démocratique ou de se livrer à la création artistique, par exemple.

Le temps de solidarité, d'implication sociale, de réflexion, de discussion politique, de soins aux proches, d'autoproduction... est de moins en moins présent dans nos sociétés et c'est ce qui nous conduit à leur destruction et à celle de la nature. Il est important de reconnaître socialement la valeur des occupations « invisibles » (non rémunérées), assumées de manière prédominante par les femmes. Réduire le temps de travail rémunéré, en libérant du temps pour ces activités volontaires gratuites, permettra aussi de faire évoluer les mentalités vers une société où elles ne seront pas moins reconnues que les activités rémunérées.

Pour en savoir plus : [collectif.decroissance-conviviale@quebecsolidaire.net](mailto:collectif.decroissance-conviviale@quebecsolidaire.net) ☞

## Réflexions sur le travail et la retraite

*Dominique Boisvert*

J'ai 62 ans. J'ai quitté mon dernier emploi régulier rémunéré (avec un « patron ») en 1999, à 51 ans, pour prendre une année sabbatique. De projets en occupations, je n'ai finalement pris cette période de quelques mois sabbatiques qu'en 2002, acceptant toutes sortes de collaborations ou de

petits contrats, bénévoles ou rémunérés, depuis une dizaine d'années. J'ai commencé à retirer ma « Régie des rentes du Québec » dès mon admissibilité à 60 ans. Suis-je encore au travail ou à la retraite?

Question qui doit sembler bien étrange à la plupart des lecteurs ou lectrices pour qui la réalité du travail (trop souvent indispensable et insatisfaisant) et de la retraite (définie comme la fin, malheureusement trop lointaine de ce travail) est on ne peut plus clairement démarquée. Et pourtant, dans mon cas, je me demande, depuis déjà plusieurs années, quoi répondre à la question : « Et vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie? Êtes-vous à la retraite? »

Ce qui pose la question fondamentale, sous-jacente à tout ce dossier : qu'est-ce au juste que le travail? Je ne veux pas discuter ici la définition du mot, ni son origine étymologique. Mais plutôt aborder sa réalité sociologique actuelle de principal pourvoyeur de revenus pour la grande majorité des humains : pas de travail, pas de salaire! Et donc pas de moyens monétaires pour participer à la vie sociale actuelle.

En ce sens, le travail est devenu pour la majorité l'obligation incontournable pour gagner de l'argent, tout comme l'argent est devenu le moyen incontournable pour vivre et être heureux. Mais je soumets qu'il s'agit, dans les deux cas, d'un détournement de sens, qui n'a pas toujours existé et qui n'est pas non plus inéluctable. Ce détournement de sens est relativement récent (moins de 200 ans) et étroitement lié à la révolution industrielle du 19<sup>e</sup> siècle. Le travail, tout comme l'argent, peut avoir de multiples autres sens et fonctions, beaucoup plus intéressants d'ailleurs.

Si le travail est synonyme d'activité humaine productive et utile à la collectivité, alors il devient complètement détaché de sa fonction lucrative : les parents demeurant à la maison pour s'occuper des enfants et de la famille, les aidants naturels, les artistes ou les poètes sont immensément nécessaires et importants, même s'ils ne gagnent généralement rien, ou beaucoup trop peu. Un animateur social, un « fou du village » ou un « patenté » ont une utilité communautaire totalement indépendante du fait que cette activité soit reconnue monétairement ou pas par un contrat de travail (dans un CLSC pour l'animateur social) ou par un brevet d'invention (pour le patenté). Au fond, la valeur sociale réelle d'une contribution est beaucoup plus large que le cadre financier auquel on l'a de plus en plus réduite. De nos jours, la reconnaissance sociale de quelqu'un est essentiellement mesurée par la valeur de son



saire : on ne reconnaît la valeur de quelque chose que par ce que l'on est prêt à payer pour l'avoir.

Et qu'est-ce que la retraite, alors? Dans le contexte réducteur actuel du travail (une obligation pénible pour se procurer l'argent considéré comme nécessaire), il est normal que la retraite soit perçue comme une libération (« Liberté 55 »), qu'on souhaite à la fois la plus hâtive possible et la plus différente possible de ce qu'a été notre vie de travail. « Ah! Si je peux enfin arriver à ma retraite!... »

Mais cette conception de la retraite, très largement répandue, est à la fois illusoire et néfaste. D'abord parce qu'elle reporte dans le futur ce qui devrait être l'objectif de chaque jour de la vie : être heureux et réaliser son plein potentiel. Mais aussi parce qu'elle légitime le fait que le « travail » (ou l'activité humaine principale de nos vies) n'a pas besoin d'être significatif ou gratifiant (pourvu qu'il rapporte l'argent nécessaire) durant notre vie active parce que nous comptons pour cela sur notre retraite.

---

*Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir. [...] Je laisse Sisyphe au bas de la montagne! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.*

*Albert Camus Le mythe de Sisyphe*

On dirait qu'en matière de travail et de retraite, nous pratiquons l'exact opposé de ce que nous propose la publicité marchande : « Consommez et profitez maintenant, payez plus tard! » Pour le travail, c'est plutôt : « Suez, patientez, toffez maintenant, vous en profiterez à votre retraite! »

Je vous réfère ici à l'admirable petite histoire que vous avez peut-être déjà entendue du pêcheur et de l'homme d'affaires<sup>4</sup>, illustration parfaite de ce qu'est devenue la logique économique du travail, de la croissance et de la vie : travailler toujours plus fort, pour gagner toujours plus d'argent, pour pouvoir un jour se payer de quoi être heureux; au lieu d'essayer d'être heureux dès maintenant, en limitant au minimum la médiation nécessaire par le détour de l'argent.

Car pour ceux et celles qui réussissent, à des degrés divers forcément, à faire très tôt de et dans leur vie ce qu'ils souhaitent en faire (un « travail » qui soit intéressant et utile, qui ait du sens, qui corresponde à leurs talents et à leurs désirs), nul besoin de rêver à la retraite! Puisqu'ils et elles auront fait toute leur vie des choses proches de leurs souhaits ou de leurs désirs.

Mais qu'on ne se méprenne pas! Ces gens auront souvent « travaillé » très fort (parfois plus que bien d'autres qui n'y trouvaient que leur source de revenus), auront payé de leur personne, de leur temps et même de leur argent dans ces implications ou engagements multiples, puisqu'il s'agissait avant tout de « leurs » projets ou de « leur » passion. Et bien sûr, avec l'âge, ils pourront sentir le besoin de ralentir, de déplacer certaines priorités, d'accorder plus de temps et de place à la transmission du patrimoine (présence aux générations qui nous suivent, rôle de mentorat, héritage aussi bien spirituel que social ou matériel). Mais la retraite ne marquera pas pour eux une rupture, une étape vraiment nouvelle, mais plutôt une évolution lente et continue de leur activité humaine en fonction de leur évolution personnelle, physiologique et familiale.

Je reviens donc à ma question de départ : suis-je encore au travail ou maintenant à la retraite? Je vous partage ma réponse, qui ne vaut évidemment que pour moi. Je me suis moi-même « mis à la retraite » le jour où, plus tôt cette année, j'ai finalement décidé que je n'accepterais plus

### Le bulletin Simpli-Cité en version électronique

Vous avez une adresse courriel? Vous préféreriez recevoir le bulletin Simpli-Cité en version électronique?

Faites-le nous savoir en écrivant au RQSV à l'adresse suivante : [coordination@simplicitevolontaire.org](mailto:coordination@simplicitevolontaire.org)

4 Voir [www.ecoloinfo.com/2010/05/19/sens-et-vie-lhistoire-du-pecheur-et-de-lhomme-daffaires/](http://www.ecoloinfo.com/2010/05/19/sens-et-vie-lhistoire-du-pecheur-et-de-lhomme-daffaires/).

aucune demande ou offre de travail que je ne serais pas prêt à accepter si elle n'était pas rémunérée. Autrement dit, je n'accepterais désormais de faire que ce que je serais prêt à faire bénévolement, que la chose soit rémunérée ou non. Quand on m'offre de me payer en plus, je ne refuse évidemment pas, ayant par choix très peu de revenus. Mais je n'accepte plus de contrats (parfois fort lucratifs) que je pourrais très bien faire, et même avec un certain plaisir, mais qui ne sont pas suffisamment intéressants ou prioritaires pour moi pour que je sois prêt à les faire sans être payé.

C'est ce que j'appelle pour moi la retraite : faire encore davantage que par le passé uniquement ce que j'ai le goût de faire parce que j'y crois au point de m'y engager sans aucune considération financière. Mais justement parce que j'ai essayé de pratiquer, durant toute ma vie, un « travail » qui soit d'abord une activité humaine source de sens et de bonheur avant d'être une source de revenus, il n'y a pas une très grande différence entre ce que je faisais avant ma « retraite » et ce que je fais maintenant. Pas plus que je ne prévois de grands changements d'ici mon départ de ce monde, en tenant bien sûr compte des aléas du vieillissement et de l'évolution des besoins autour de moi.

Et en ce sens, la pratique d'une vie matérielle volontairement modeste, en termes d'exigences financières, a été d'une aide immense tout au long de ma vie. Car elle m'a procuré une liberté incomparable, dans tous les sens du terme et à toutes les étapes de ma vie.

Ce qui sera toujours pour moi source quotidienne de reconnaissance, tant à l'égard de la Vie qu'à l'égard de mes proches et moins proches. ☞

## Mon travail : un plaisir!

Céline Gagné

Pour moi le travail est un espace où je peux me réaliser. Travaillant à mon compte à mon rythme, à temps partiel, c'est toujours un plaisir pour moi de me rendre à mon travail pour mon enseignement Qi Gong ou pour donner un soin privé en énergétique.

Je dois dire que ce n'était pas comme cela quand j'étais à temps plein dans l'enseignement de la musique pour les tout-petits. Une frustration m'habitait à l'époque car je faisais plus la police que de l'enseignement et le soir venu j'étais trop fatiguée pour vivre qui j'étais avec toutes mes passions. Je passais à côté de ma vie.

Maintenant c'est différent, j'ai décidé d'oser l'insécurité financière en changeant de carrière et là je vis qui je suis, je suis en plein dedans ma vie. Le Qi Gong c'est ma passion et je l'assume. Quand on fait ce que l'on aime c'est payant à tout niveau. Je souhaite à tous de se connaître assez pour orienter sa vie dans le même sens. Suivre son rail c'est bon et gagnant. ☞



## Simplicité volontaire et travail

### Diffusion du Simpli-Cité

Il est bien évident que toutes les énergies déployées pour l'édition du Simpli-Cité demandent à être mises au service d'une diffusion la plus large possible.

Or, actuellement, il n'y a qu'une centaine d'abonnements, format papier ou électronique. C'est vraiment trop peu! Voici quelques suggestions pour diffuser davantage le Simpli-Cité.

- Offrez-le en cadeau quand vous êtes reçus à souper
- Offrez l'abonnement à unE amiE pour son anniversaire
- Suggérez à votre bibliothèque préférée de s'y abonner
- Voyez à ce que le Simpli-Cité soit offert dans les Cafés militants

Vous vous demandez souvent comment faire pour donner un coup de main au Réseau québécois pour la simplicité volontaire?

Aider à la diffusion du Simpli-Cité, c'est facile, c'est concret et c'est fort utile à la cause.

## Le marketing de Métro nous infantilise-t-il?

Jacques Fournier

Je suis complètement exaspéré par la nouvelle campagne de fidélisation des marchés Métro, narcissiquement intitulée « Métro et moi ». Je fréquente cette chaîne d'alimentation tout simplement parce qu'il y a un supermarché de cette chaîne près de chez moi. Je n'ai pas besoin d'être fidélisé.

La mise en place et la gestion de cette campagne entraîne des coûts administratifs énormes (gestion de la carte, impression de coupons et de petites fiches apposées sur les tablettes, envois postaux, etc.), coûts qui seront tout simplement refilés aux clients.

Rien de plus agaçant que ces campagnes de fidélisation. Il faut constamment présenter sa carte. Il faut traîner avec soi tous les damnés petits coupons : « Doublez vos points si vous achetez entre le 15 et le 22 octobre », « Triplez vos points si vous achetez entre le 8 et le 15 novembre ». On a autre chose à faire dans la vie que de grappiller quelques cents en traînant ces coupons.

Bien sûr, Métro va nous répondre : « Nous sommes obligés de faire une campagne de fidélisation, parce que les autres chaînes le font, soit avec Air Miles, soit autrement ». Nous pourrions leur répondre : pourquoi ne faites-vous pas une campagne publicitaire qui dirait ceci : « Métro a décidé de renoncer à faire une campagne de fidélisation comme ses concurrents et de refiler directement à tous ses clients, par une baisse générale des prix de 1 %, toutes les économies générées par l'absence d'une telle campagne de fidélisation. Les clients de Métro sont les vrais gagnants comparativement aux clients des autres

*Les compagnies savent que chaque fois qu'elles émettent une carte de crédit, il y a 4 chances sur 100 que le détenteur soit incapable de payer ses dettes. Mais elles ne s'en préoccupent pas, puisque ce 4 % de pertes est minime par rapport aux centaines de milliards que leurs clients paieront, en particulier cette masse de travailleurs à bas salaire qui doit recourir au crédit pour survivre.*

*Revue Relations décembre 2010*

chaînes. Ils ne perdent pas leur temps à poser les mille et un petits gestes insignifiants requis par les campagnes de fidélisation. Ils ont une meilleure qualité de vie, une vie plus simple, à s'occuper des choses plus importantes que des petits coupons. ». Le nivellement par le haut plutôt que le nivellement par le bas, quoi!

Ce qui est frustrant, également, dans cette opération, c'est que les campagnes de fidélisation permettent à des firmes de collecter de nombreuses données sur chaque consommateur pris individuellement. C'est une intrusion dans la vie privée. Ils en savent probablement davantage sur nos goûts que nous-mêmes! Et ils se servent de ces informations pour nous faire acheter des produits bien souvent inutiles.

Le triple slogan de la campagne (« Mes goûts, mes points, mes récompenses ») me hérissé le poil. Dans quel abîme de nombrilisme, de vacuité et d'insignifiance les dirigeants de Métro veulent-ils nous faire chuter?

De nombreuses compagnies débutent leurs annonces publicitaires par un gros MOI. Ne savent-ils pas que le moi est haïssable? « Venez chercher vos récompenses » : veut-on nous infantiliser comme des écoliers? ❧

## La simplicité volontaire risque-t-elle de faire reculer le féminisme?

Diane Gariépy

Cette question me fut posée par une jeune femme scolarisée et alerte intellectuellement. Me réclamant du féminisme autant que de la simplicité volontaire, je me devais de prendre au sérieux cette affirmation sous forme interrogative.

J'ai alors décidé d'inviter quelques personnes chez moi pour en discuter. Ce qui me donne le goût, aujourd'hui, de vous partager comment cette toute petite question maligne a évolué dans ma pensée et continue à faire reculer mes ténèbres intérieures.

### « Féminisme » et « simplicité volontaire » Combien de caricatures!

Voilà deux mots chargés d'images pour ceux et celles qui ne s'en réclament pas. Des images tenaces et le plus souvent déformantes. Féminisme = des femmes revanchardes, bruyantes et jamais contentes qui détestent les hommes, sont frustrées en amour et déçues dans leur maternité. Simplicité volontaire = des « granolas » nostal-

giques qui survivent à peine dans le fond des campagnes, habillés de laine et de coton et mangeant leur tofu assis sur un futon.

Ces préjugés déforment la réalité en mettant le focus sur ce qui se passe à la marge de chacun de ces deux courants ou sur les incontournables maladresses puisqu'*on ne fait pas d'omelette sans casser d'oeufs*. Côté féminisme : je me rappelle que les rédactrices de la magnifique revue *La Vie en Rose* ont reconnu, dans un bilan critique après 5 ans, qu'elles auraient dû développer, en plus des revendications de cette époque (cliniques d'avortement publiques et gratuites, partage des tâches domestiques...) une parole sur les aspects doux et tendres de l'amour et de la maternité. Ça aurait aidé à ce qu'elles ne soient pas étiquetées de revanchardes frustrées, etc. « J'ai mon chum, mon mari, et avec lui, le désir de continuer à relever le défi de bâtir un nouveau rapport homme/femme. Défier l'épaisseur du quotidien : c'est là, pour moi, le vrai test. Mais 18 ans de mariage, ça ne soulève pas de gros applaudissements en milieu féministe. Il faudrait plutôt annoncer son divorce. N'y a-t-il pas là une forme d'intolérance, une approche à sens unique?... »<sup>5</sup>

Côté simplicité volontaire, on nous associe un peu trop librement avec le mouvement hippie des années 1960, mouvement marginal quoique important et qui n'a pas su interpellé durablement ses contemporains. Aussi, les médias ont tendance à accentuer le côté sensationnel; on y consent de gros efforts pour dénicher des marginaux dont le pattern de vie reste inaccessible pour la plupart d'entre nous.

### **Équité entre les hommes et les femmes : Tout n'est pas réglé!**

Malgré la loi sur l'équité, les femmes gagnent toujours entre 10 et 20 % de moins que les hommes. Ce qui fait qu'un couple simplificateur qui souhaite qu'un des deux parents reste à la maison « pour ne pas mener une vie de fou » choisit la plupart du temps que ce sera ELLE puisque LUI gagne plus par heure travaillée.

Même si les femmes ont joint le marché du travail, ce n'est pas certain que les couples « progressistes » partagent les tâches à 50/50. Si les femmes plus aisées financièrement peuvent plus facilement assumer des responsabilités professionnelles parce qu'elles peuvent se payer domestiques, gardiennes d'enfants et une panoplie d'appareils ménagers,

à l'autre bout de l'échelle sociale, ces autres femmes n'arrivent pas toujours à se libérer de la double journée de travail.

Finalement, comment harmoniser travail, famille et partage des tâches domestiques dans le contexte actuel? À baigner dans ce néolibéralisme qui valorise la compétition et la concurrence, où l'agressivité est considérée comme étant une vertu, on repousse bien loin les notions de justice, de partage et de solidarité. Le projet d'égalité entre les hommes et les femmes est moins d'actualité.

### **Le piège du naturalisme**

De nos jours, ayant constaté que notre façon de vivre a causé beaucoup de tort à l'environnement et que l'avenir est même devenu problématique, nous nous tournons vers la nature. Nous reconnaissons qu'elle sait mieux faire que nous, mieux que la science, que la technologie. Nous nous tournons vers Elle pour retrouver un équilibre, un savoir-vivre avec les autres êtres vivants.

Et c'est le « hic ». Ce qui est apeurant, c'est que nous pourrions glisser, par un mouvement de retour de balancier, vers le « naturalisme<sup>6</sup> » avec le retour des femmes à la maison, à la sphère unique du domestique, à la maternité 24 heures sur 24, à la reconnaissance primordiale de l'attribut « féminité ». Bref, au recul du « féminisme ».

La redoutable Élisabeth Badinter a réservé tout un chapitre de son livre « *Le conflit : la femme et la mère* »<sup>7</sup> à cette question. Elle situe bien l'historique de ce mouvement de retour du balancier :

« L'après-guerre fut marqué par trente ans d'un culturalisme triomphant. Il trouva même dans certains pays d'Europe le renfort d'une idéologie marxiste offensive. L'époque était au volontarisme et au désir de se libérer des déterminismes naturels et sociaux. Comme Descartes en son temps, on espérait bien que l'homme se rendrait « maître et possesseur de la nature », ainsi que de son destin. On croyait au progrès infini des sciences et des techniques qui devait nous apporter liberté et bien-être, à défaut du bonheur comme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Bref, nous étions dans une époque conquérante durant laquelle les femmes en profitèrent pour remettre en cause leur statut, leur identité et leurs relations avec les hommes. Comme toujours dans l'histoire de l'humanité, ce sont les guerres et les grandes crises écologiques et économiques qui contrai-

5 *La Vie en Rose* « Les féministes se critiquent, mars 1985, « Malaises d'une casseuse de veillées » Article de Lucie Leboeuf page 27.

6 Naturalisme : Doctrine qui n'admet pas d'autre réalité que la nature.

Culturalisme : École et doctrine américaines d'anthropologie, tendant à estimer pour essentielle la spécificité de la culture, considérée comme habitude du groupe social, par opposition à la nature.

7 *Le conflit : la femme et la mère*, Élisabeth Badinter, éd. Flammarion, Paris 2010

gnent les hommes. Cette fois, ce fut la crise du pétrole (1973) qui sonna le glas de nos années glorieuses. La crise économique, à multiples rebonds, qui s'ensuivit fut propice à la résurgence d'une idéologie oubliée : le naturalisme. Si son influence s'est peu à peu propagée dans l'ensemble des sociétés industrielles, les femmes figurent parmi les premières interpellées. Et pour cause : le chômage, la précarité les touchent au premier chef. Les plus fragiles rentrèrent à la maison, les autres –comme les hommes– commencèrent à nourrir déception et rancune à l'égard des entreprises qui pouvaient les jeter comme un Kleenex en fonction des aléas du marché. Une nouvelle génération de femmes qui avaient des comptes à régler avec leurs mères féministes furent les premières à écouter les sirènes du naturalisme. »

Pour le reste, ça se gâte. Badinter ne connaît rien aux défis environnementaux de l'heure. Elle me semble même de mauvaise foi et elle confond tout. Elle se moque :

« [...] En ligne de mire, la malheureuse chimie est accusée de tous les maux, puisqu'elle incarne l' « artificiel », par définition ennemi du « naturel ». Outre qu'elle empoisonne notre nourriture (quoi de plus ignoble qu'un bonbon ou qu'une boisson chimique?), on la suspecte de modifier nos gènes et d'être responsable de tous les fléaux présents et à venir. »

### Badinter nous interpelle

Si Badinter me paraît vraiment mal connaître les défis de notre temps concernant l'écologie, je crois qu'il faut quand même porter attention à ce qu'elle décrit comme un nouvel esclavage des femmes : exagérer le merveilleux de la Nature et ne s'en tenir qu'à Elle.

En simplicité volontaire, plusieurs d'entre nous retournons à la sagesse de la nature. Mais prenons garde de ne pas exagérer. Nous sommes aussi des personnes marquées par la culture, par notre appartenance à une société dont nous portons aussi les gènes. Une jeune mère n'est pas qu'une allaitante, n'en déplaise à La Leche, si compétente techniquement et si culpabilisante pour les femmes qui refusent d'être réduites à leur rôle de mère. Une jeune mère peut, si elle le désire, arrêter d'allaiter et retourner à ses occupations professionnelles sans que cela nuise à son enfant. Nature ET contextes culturels.

### Et moi je dis : Faut absolument élargir nos réseaux d'appartenance au quotidien

Beaucoup de divorces et de séparations ont lieu dans les trois ans qui suivent une naissance. Pourquoi? Parce qu'il est impossible de remplir toutes les petites cases d'un agenda avec tous les « il faut que... » de la vie quotidienne quand on est de jeunes parents<sup>8</sup>. D'où les reproches classiques : « Tu n'en fais pas assez! Je fais tout, ici! » « C'est pas vrai : je travaille tout le temps; avant, j'avais du temps pour moi; maintenant je n'ai plus une minute qui m'appartienne! ».

La solution? Elle réside dans le retour à la grande famille, la famille élargie. Pas nécessairement avec la famille traditionnelle selon le sang et les alliances maritales, mais la famille étendue au réseau d'amis et des voisins et voisines. Il nous faut au plus vite faire éclater la famille nucléaire. Une bombe atomique, quoi! Même nos maisons devront s'adapter à ce retour à la famille élargie.

La famille élargie pour amortir les tâches. Il est plus facile de faire élever un enfant par un village que par deux personnes. Favoriser au maximum les échanges de services.

- Pourquoi ne pas demander à des étudiants de cégep ou d'université de garder des enfants qui dorment le soir pendant que les gardiens et gardiennes étudient?
- Pourquoi ne pas confier aux retraités la tâche de promener les petits dans leur poussette deux après-midi par semaine?
- Pourquoi ne pas demander aux non-parents de faire l'expérience d'une activité d'après-midi ou de fin de semaine avec des enfants (avec ou sans la présence des parents)?
- Pourquoi ne pas charger les grands-pères de la réparation de ce qui est brisé?
- Pourquoi ne pas revenir aux corvées?

Est-ce une bonne chose que l'on construise encore des 2 ½, 3 ½, 4 ½, 5 ½? Ne sommes-nous pas piégés par le cocooning dans nos petits condos sous prétexte d'intimité pour le couple?

La simplicité volontaire, c'est vivre avec moins de biens... et plus de liens. Des liens avec qui, au juste? Et comment? Nous n'avons pas encore, au RQSV, beaucoup développé l'importance du réseau communautaire. Nous ne l'avons pas encore décrit, ce réseau à construire.

<sup>8</sup> Essayez de mettre dans vos horaires hebdomadaires les éléments suivants : surveillance des enfants, allaitement, changements de couche, lavage des vêtements, lavage de la literie, séchage sur la corde à linge, pliage et rangement des vêtements, achats de la nourriture, ménage du frigo, du poêle, aspirateur dans toutes les pièces, époussetage, préparation des repas, vaisselle (et rangement), appels téléphoniques aux parents, visite des amis, préparation d'un repas de visite, réparation de vêtements ou d'appareils ménagers, trois séances d'une heure de gymnastique, passage à la bibliothèque, réception du courrier et traitement des factures, réception et traitement des courriels, lecture du journal, lavage des têtes (et coupe de cheveux?), surveillance du bain des petits, nettoyage des lavabos, toilettes, planchers. Et j'en oublie, c'est sûr! Tout cela ne rentre pas dans les agendas.

Le mouvement féministe, lui aussi, aurait intérêt à encourager l'équité dans les tâches domestiques, au-delà du couple, par l'émergence de nouveaux réseaux de soutien entre les familles. Que la famille nucléaire ne devienne plus qu'un souvenir.

Il y a du pain sur la planche... Féministes et simplicitaires, au boulot! ☞

## Comment pourrait-on renouveler la social-démocratie?

Jacques Fournier

La social-démocratie a parfois été présentée comme le compromis presque idéal entre le capitalisme sans cœur et le communisme sans âme. Rappelons-nous : pendant des décennies, la Suède, pour prendre cet exemple connu, a joui des bienfaits de la social-démocratie, ce qui impliquait de généreux programmes sociaux dans un système où la liberté n'était pas un vain mot.

Puis le modèle a perdu de son lustre. Certains gouvernements qui se prétendaient sociaux-démocrates ont commencé à mener des politiques davantage néo-libérales, par exemple le gouvernement travailliste de Tony Blair où les sociaux-démocrates authentiques ne se reconnaissaient plus.

Au Québec, le gouvernement Lévesque, durant ses premières années, de 1976 à 1981, a adopté plusieurs politiques nettement sociales-démocrates. Comment pourrait-on

renouveler la social-démocratie pour la rendre à nouveau attrayante et adaptée aux temps nouveaux que nous vivons?

Un passionnant colloque international sur le renouvellement de la social-démocratie s'est tenu à l'UQAM les 26 et 27 novembre derniers ([www.chantiersocialdemocratie.org](http://www.chantiersocialdemocratie.org)).

À mon avis, une social-démocratie renouvelée doit, entre autres, intégrer davantage la question de l'environnement et de l'utilisation plus judicieuse qui devrait être faite des ressources non renouvelables de la terre. Elle ne doit pas se contenter de revêtir une petite couche de peinture verte mais être teinte en vert dans la masse de son renouvellement. Devrait-on appeler cela de l'éco-social-démocratie? Je me méfie un peu des étiquettes.

Je relie cette question de l'écologie avec celle de la lutte à la surconsommation qui ne pourra être victorieuse, dans les pays du Nord, que par un recours massif à des formules inspirées par la simplicité volontaire. Nous devons changer notre mode de vie, individuellement et collectivement, et cela implique de se recentrer sur des valeurs autres que les valeurs dominantes du paraître, de l'avoir, de la compétition et de la surconsommation.

C'est une révolution majeure qui pourrait être proposée là. Il faudra changer le paradigme qui dit que « l'argent est la mesure de tout ». C'est un paradigme fort car il nous fait valoir des mots comme prospérité, richesse, ces mots-fétiches, qui teintent la social-démocratie du « toujours plus » que nous avons tant recherché, en particulier comme responsables ou militants syndicaux. J'en profite pour faire ici mon mea-culpa en tant qu'ancien responsable syndical local

## Prochain numéro de Simpli-Cité

### C'est combien « assez d'argent pour vivre »?

- Est-ce vrai qu'élever un enfant coûte 180 000 \$?
- Votre budget, c'est combien par colonne (nourriture, logement, transport, loisirs...)?
- Vivre toute sa vie comme lorsqu'on était étudiantE, est-ce possible?
- Où va l'argent? Quelle colonne du budget est la plus difficile à gérer?
- Des épargnes, un coussin de sécurité... c'est combien qu'il faut mettre de côté « au cas où... »?
- Quelles sont les caractéristiques principales d'un budget simplicitaire?



Mouillez-vous! Faites parvenir vos textes à [coordination@simplicitevolontaire.org](mailto:coordination@simplicitevolontaire.org)

Date de tombée des textes : 28 février 2011 (Sur demande, votre texte pourrait être publié anonymement!)

durant plusieurs années! Ce qu'il faut maintenant rechercher, ce n'est plus le « toujours plus d'argent » mais le « toujours plus de temps de vivre », une meilleure qualité de vie, en bref.

Par quoi remplacer la maxime « l'argent est la mesure de tout »? Par exemple, par le don, qui, pour plusieurs anthropologues et sociologues (je pense à Marcel Mauss et à Jacques T. Godbout), est une valeur aussi, sinon plus, fondamentale dans nos sociétés que l'échange. Concrètement, ce choix entraîne le développement d'une société de bénévolat, de militantisme, d'engagement citoyen et de partage.

Bref, le renouvellement de la social-démocratie, pour moi, doit passer par une sérieuse remise en question de la place surfaite des échanges économiques et monétaires dans nos sociétés, avec tout le stress que cela entraîne autant dans nos vies de travail que dans la vie hors travail.

Je crois qu'il est possible de concilier les nouvelles valeurs inspirées par la protection de l'environnement et la lutte contre la surconsommation, avec les valeurs traditionnellement attribuées à la social-démocratie qui sont la réduction des inégalités, la justice sociale, la lutte contre la pauvreté et le respect de la dignité de la personne. ☞

## Carnet des simplicitaires

Dominique Boisvert

Plusieurs d'entre vous êtes sans doute au courant de l'existence d'un « blogue » parrainé par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire, lancé en février 2010 à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire du RQSV et qu'on peut lire au [www.carnet.simplicitevolontaire.org](http://www.carnet.simplicitevolontaire.org).

J'y tiens, depuis cette date, une chronique hebdomadaire (habituellement le vendredi) qui porte sur la simplicité volontaire et une foule de sujets les plus divers (allant du maquillage aux Jeux olympiques, en passant par la vitesse, le jeûne et le capitalisme!). On y trouve aussi des résumés de lectures, des vidéos, etc.

Mais comme plusieurs lecteurs et lectrices du bulletin Simpli-Cité ne fréquentent sans doute pas le Carnet des simplicitaires (on peut s'y abonner gratuitement : on reçoit alors un bref message dans sa boîte de courriel chaque fois qu'un nouveau texte y est publié, indiquant l'auteur, le titre du texte et le lien pour y accéder), j'ai pensé vous indiquer ici quels thèmes avaient été récemment traités, puisque le Carnet constitue une sorte de complément au Bulletin en matière de réflexion et de références sur la SV et qu'il est publié, sur Internet, beaucoup plus fréquemment que le Simpli-Cité. Nous essayons d'ailleurs d'éviter de faire double emploi, les textes publiés dans le Carnet n'étant pas repris dans le Bulletin et vice versa.

Depuis la mi-septembre donc, j'ai abordé dans le Carnet la recension de trois livres (18 sept.), une étude de cas sur désirs vs besoins (24 sept.), le « dogme » de la SV (24 sept.), la SV : une tendance de fond? (1er oct.), consommons-nous par choix? (8 oct.), vivre ou regarder vivre? (19 oct.), la SV et l'argent (25 oct.), « insatiables!... » (29 oct.), et vous, où en êtes-vous? (5 nov.), le Carnet et son fonctionnement (22 nov.), la guerre et la SV (23 nov.) et finalement la Journée sans achat (30 nov.).

Bonne lecture! ☞

## Bout de conversation

- Ouais, si tout le monde se met à pratiquer la simplicité volontaire, les produits de consommation vont rester sur les tablettes et les usines vont fermer. Me semble qu'il y a assez de chômeurs comme ça!

- Du jour au lendemain, oui, ce serait une catastrophe; mais si nous nous mettons tout de suite à ne plus acheter des trucs inutiles, la production va devoir s'ajuster. Le plus important à mettre en place tout de suite, c'est le communautaire. L'idée d'une certaine « décroissance » de la production va avec le développement des solidarités locales (quartier, village...). Nous pourrions ainsi passer aisément d'une société gaspilleuse à une société heureuse.



## UN BRIN DE LECTURE...



### En panne sèche

Andreas Eschbach  
Traduit par Frédéric Weinmann  
Éditions Atalante, 2009 763 p

Recension : Diane Gariépy

Un roman qu'on ne lâche pas. Et, tout en s'amusant, on s'approprie le dossier du début de la fin du pétrole à bon marché. Je ne suis pas toute seule à avoir apprécié ce roman puisque je viens de lire que la revue *Silence* a choisi de le recommander dans sa dernière édition.



### Le phénomène OVNI : faits, mythes et désinformation

John Michael Greer  
Éditions ADA 2010

Recension : Michel Durand

C'est pas vrai! Un livre sur les ovnis? Lecteur assidu du blogue de Greer, je me suis laissé tenter par cet ouvrage à la bibliothèque municipale, même si le sujet principal ne m'intéresse pas spécialement. Pourquoi le choisir, alors? Simplement pour le plaisir de voir à l'oeuvre ce magicien de la logique et du mythe.

En 4<sup>e</sup> de couverture : «Cet ouvrage unique a l'audace de s'arracher du débat stérile entre ceux qui croient à l'origine extraterrestre des ovnis et ceux qui rejettent carrément leur existence. En élargissant son champ de recherche, l'auteur nous amène vers des sujets bien plus étranges, mais surtout plus enrichissants, dont la nature des apparitions, l'histoire secrète des technologies aérospatiales américaines, le mythe du progrès et le rôle de la culture populaire dans la définition de notre réalité et de l'expérience humaine.» <http://www.adainc.com/catalog/product/view/id/1810/s/phenomene-ovni/>



### Revue *Relations* numéro 745 Décembre 2010

Vivre à crédit

Recension : Diane Gariépy

En plus d'avoir un contenu très rigoureux en matière de justice sociale, la revue *Relations* est magnifique. Être conquise d'abord par la beauté esthétique ne nuit certainement pas au contenu! Cette fois-ci, *Relations* a choisi le thème du crédit pour son numéro de décembre 2010. Titres de quelques-uns des articles :

- Le quotidien dans les griffes de la finance (François L'italien)
- La fabrique du consommateur endetté (Maxime Ouellet)
- L'endettement forme la jeunesse (Julia Posca)
- Repenser nos modes de vie (Dominique Boisvert)



### Planète jetable

Produire, consommer, jeter, détruire  
Annie Leonard

Montréal, Écosociété 2010, 394 pages

Recension : Serge Mongeau

Une intéressante source d'information sur nos produits de consommation et sur leurs dangers (pendant leur production, leur utilisation et leur destruction). Annie Leonard, à qui l'on doit le petit vidéo *The Story of Stuff*, est une excellente pédagogue et il en résulte un livre passionnant.



# CERTIFICAT DE VACCINATION ANTI-CONSOMMATION

Le 26 novembre dernier, c'était la Journée sans achat. Quelques groupes du RQSV s'en sont donné à cœur joie en distribuant des certificats de « vaccination » anti-SURconsommation.

Nous reproduisons ici ce certificat pour que vous puissiez vous en servir à votre tour en 2011!



**CERTIFICAT DE VACCINATION ANTI-CONSOMMATION**  
À CONSERVER

**FÉLICITATIONS! VOUS AVEZ REÇU BRAVEMENT LE VACCIN  
HA(7AC) DANS LE CADRE DE LA CAMPAGNE**  
**« ACHETER TROP C'EST MALADE! »**

Votre immunisation contre la fièvre acheteuse vous permettra de demander ou d'offrir :

- des talents (conseils de décoration, cours de danse...)
- des connaissances (cours d'informatique, cuisine...)
- du temps (heures de gardiennage, virée en ville, sortie en plein air...)
- de l'énergie (organisation d'une fête, confection d'album de photos...)
- et surtout beaucoup de plaisir et d'amour!

**Mise en garde :**

Certaines personnes pourraient ressentir de l'inconfort provoqué par des questionnements d'ordre existentiel, alors que pour d'autres l'effet se fera plutôt au niveau du rapprochement avec leurs amis et des membres de leur famille. Des effets pourraient aussi être ressentis au travail en termes de diminution de stress et des heures supplémentaires. Dans certains cas graves, des personnes pourraient même ressentir une faiblesse des membres supérieurs, pouvant entraîner une incapacité à porter des sacs de magasinage. À la longue, le soulagement est bénéfique, autant pour ces personnes que pour leur entourage.



## AGORA

### Liste des groupes de simplicité volontaire régionaux

#### Groupes actifs

**Montréal - Ahuntsic** (depuis 2002)

Pierre Patraki

[pierrepetraki@gmail.com](mailto:pierrepetraki@gmail.com)

**Est de Montréal** (depuis 2009)

Chantale Grandchamp, Céline Gagné et Sylvie Vincent

[gsvem.mtl@gmail.com](mailto:gsvem.mtl@gmail.com)

**Gatineau** (depuis 2006)

Karine Sigouin ou Pierre-Luc Baulne, 819 777-3448

Émilie Norman-Fortin, 819 210-0932

[svgatineau@hotmail.com](mailto:svgatineau@hotmail.com)

**Lanaudière** (Joliette) (depuis 2004)

[maddog902@hotmail.com](mailto:maddog902@hotmail.com)

**Québec** (depuis 2001)

Pascal Grenier, 418 660-3550

[responsable@gsvq.org](mailto:responsable@gsvq.org)

[www.gsvq.org](http://www.gsvq.org)

**Rimouski** (depuis 2009)

Michel Séguin, 418 736-4396

[simplicitevolontaire.rimouski@live.fr](mailto:simplicitevolontaire.rimouski@live.fr)

**Ste-Anne-des-Plaines** (depuis 2005)

Joan Boily, 450 478-6537

[boilyjo@yahoo.fr](mailto:boilyjo@yahoo.fr)

**Victoriaville** (depuis 2002)

Guyline Martin 819 795-3721

[symplicitevicto@hotmail.com](mailto:symplicitevicto@hotmail.com)

#### Groupes en projet

**Îles-de-la-Madeleine**

Nathalie Bourgeois, 418 986-5083

[bourgeois\\_nathalie@hotmail.com](mailto:bourgeois_nathalie@hotmail.com)

**Paspébiac**

Nathalie Ahier, 418 752-2040

[cjepasp@globetrotter.net](mailto:cjepasp@globetrotter.net)

**St-Armand** (Estrie)

Héloïse Landry, 450 248-3034

[changesspirit@gmail.com](mailto:changesspirit@gmail.com)

**Sept-Îles**

Francine Vigneault, 418 962-8406

[francine.7iles@cgocable.ca](mailto:francine.7iles@cgocable.ca)

**Vous auriez le goût de rejoindre  
une de ces équipes de  
simplicité volontaire?  
Vous aimeriez démarrer une  
nouvelle équipe?  
Prenez tout de suite  
contact avec nous**  
[coordination@simplicitevolontaire.org](mailto:coordination@simplicitevolontaire.org)



# Thèmes abordés dans le Simpli-Cité depuis sa naissance à l'été 2000

**Pourquoi un Réseau québécois pour la simplicité volontaire?**  
*Vol. 1, N° 1 Été 2000*

**ABC de la SV, objectifs et services du RQSV**  
*Vol. 1, N° 2 Printemps 2001*

**Colloque, groupes de discussion, sujets divers**  
*Vol. 2, N° 1 Été 2001*

**Le commerce équitable**  
*Vol. 2, N° 2 Automne 2001*

**Retour sur le colloque, sujets divers**  
*Vol. 2, N° 3 Hiver 2002*

**Nos voisins du Sud, sujets divers**  
*Vol. 2, N° 4 Été 2002*

**Rompre l'isolement, sujets divers**  
*Vol. 3, N° 1 Automne 2002*

**Conscience et changement intérieur**  
*Vol. 4, N° 1 Hiver 2003*

**Simplicité volontaire / Argent**  
*Vol. 4, N° 2 Été 2003*

**Noël autrement**  
*Vol. 4, N° 3 Hiver 2004*

**Simplicité volontaire et Transport**  
*Vol. 5, N° 1 Printemps 2004*

**Simplicité volontaire / Loisirs et vacances**  
*Vol. 5, N° 2 Été 2004*

**Simplicité volontaire / Don et partage**  
*Vol. 5, N° 3 Automne 2004*

**Simplicité volontaire / Alimentation**  
*Vol. 6, N° 1 Printemps 2005*

**Simplicité volontaire / Famille**  
*Vol. 6, N° 2 Automne 2005*

**Simplicité volontaire / Travail**  
*Vol. 6, N° 3 Hiver 2006*

**Simplicité volontaire / Rythme de vie**  
*Vol. 7, N° 1 Printemps 2006*

**Simplicité volontaire / Environnement et bonheur**  
*Vol. 7, N° 2 Été 2006*

**Cigale ou Fourmi?**  
*Vol. 7, N° 3 Automne 2006*

**Sommes-nous seuls sur la planète Simplicité?**  
*Vol. 7, N° 4 Hiver 2007*

**Ville, Banlieue, Village, Campagne?**  
*Vol. 8, N° 1 Printemps 2007*

**Réduire, Réutiliser, Recycler, Valoriser**  
*Vol. 8, N° 2 Été 2007*

**Simplicité volontaire / Décroissance**  
*Vol. 8, N° 3 Automne 2007*

**Mourir... simplement?**  
*Vol. 8, N° 4 Hiver 2008*

**Simplicité volontaire / Maisons et rénovation,**  
*Vol. 9, N° 1 Printemps 2008*

**Les simplicitaires et le temps,**  
*Vol. 9, N° 2 Été 2008*

**La parole aux jeunes,**  
*Vol. 9, N° 3 Automne 2008*

**Les vraies richesses,**  
*Vol. 9, N° 4 Hiver 2008*

**La crise économique, Les voyages**  
*Vol. 10, N° 1 Printemps 2009*

**Une richesse à la portée de tous!**  
*Vol. 10, N° 2 Été 2009*

**Simplicité volontaire / Santé**  
*Vol. 10, N° 3 Automne 2009*

**Recevoir à l'heure de la simplicité volontaire**  
*Vol. 10, N° 4 Hiver 2009*

**La simplicité volontaire / Vue du Sud**  
*Vol. 11, N° 1 Printemps 2010*

**Une vie équilibrée... c'est possible!**  
*Vol. 11, N° 2 Été 2010*

**Où en êtes-vous rendus?**  
*Vol. 11, N° 3 Automne 2010*

**Simplicité / Travail**  
*Vol. 11, N° 4 Hiver 2010*

**C'est combien « assez d'argent pour vivre »?**  
*Vol. 12, N° 1 Printemps 2011*

**Les nouvelles technologies de l'information : aide ou piège?**  
*Vol. 12, N° 2 Été 2011*

**Nous avons approfondi tous ces beaux thèmes ensemble!**

**Et pour continuer cette belle série, faites-moi des suggestions.**

**Quels thèmes voudriez-vous aborder dans les prochains Simpli-Cité? Des thèmes en lien avec la simplicité volontaire, bien évidemment!**

**Écrivez-moi : [Diane.gariepy@sympatico.ca](mailto:Diane.gariepy@sympatico.ca)**



## DEVENIR MEMBRE DU RQSV

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV) réunit des personnes qui veulent vivre et promouvoir la simplicité volontaire comme moyen d'améliorer leur propre vie et de contribuer à édifier une société plus juste et plus durable.

Le RQSV est un organisme sans but lucratif financé par la cotisation annuelle et les contributions volontaires de ses membres, ainsi que par la vente du bulletin *Simpli-Cité* et de livres. Visitez le site Internet au [www.simplicitevolontaire.org](http://www.simplicitevolontaire.org)

### En devenant membre, vous :

- recevez le *bulletin Simpli-Cité* (quatre fois par an, par la poste ou par courrier électronique);
- favorisez la création de nouveaux groupes de simplicité volontaire et la diffusion à grande échelle des avantages individuels et collectifs de ce mode de vie;
- pouvez participer et voter à l'assemblée générale annuelle;
- profitez d'une réduction de 15 % sur les livres du RQSV et bénéficiez d'un prix réduit lors des activités payantes du RQSV.

### Informations générales

Nom (individu, groupe ou institution)		Date
Adresse		Ville
		Code postal
Téléphone (résidence)	Téléphone (travail)	Courriel

### Adhésion au RQSV, renouvellement d'adhésion ou abonnement au bulletin Simpli-Cité

- Je désire adhérer au RQSV ou renouveler mon adhésion —
- 35 \$ Cotisation annuelle (bulletin papier)
  - 25 \$ Cotisation annuelle (bulletin électronique)
  - 10 \$ Cotisation annuelle **étudiant** (bulletin électronique)
- Je désire uniquement m'abonner au bulletin Simpli-Cité pour un an —
- 20 \$ Individu (bulletin papier)
  - 25 \$ Groupe ou institution (bulletin papier)

**Veillez faire votre chèque ou mandat poste à l'ordre du RQSV et le retourner avec votre formulaire au**



Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV)  
6444, rue Lescarbot, bureau 123  
Montréal (Québec) H1M 1M7

- J'aimerais que le **RQSV** donne mes coordonnées au groupe de simplicité volontaire de ma région (s'il y a lieu).
- Je souhaite former un nouveau groupe de simplicité volontaire dans ma région
- Je fais partie du groupe de \_\_\_\_\_

Où avez-vous appris l'existence du RQSV?  Télévision  Radio  Journaux  Site Internet  Amis

Autre \_\_\_\_\_

En devenant membre je souhaite :  rencontrer d'autres personnes  apprendre des trucs pratiques  approfondir ma réflexion

soutenir le mouvement de la simplicité volontaire  m'impliquer de la façon suivante :

### Pour soutenir le RQSV (dons)

Il est possible de soutenir financièrement le RQSV en faisant un don (distinct de la cotisation) à l'ordre de la Fondation Écho-Logie. Un reçu pour fins d'impôt sera émis pour tout don de 25 \$ et plus.

- 25 \$  50 \$  100 \$  1000 \$  Autre : \_\_\_\_\_

Faire parvenir votre chèque à l'ordre de : Fondation Écho-Logie  
6444, rue Lescarbot, bureau 123  
Montréal (Québec) H1M 1M7

**Important**  
Vous devez  
payer votre don  
et votre cotisation  
séparément